

KWS 76

octobre 2015

Sommaire

Fantastique

Michal AJVAZ : *L'autre Ville* chroniqué par Philippe Paygnard 3

Science-Fiction

Laurent BINET : *La Septième Fonction du langage* chroniqué par Eric Vial 3

Science-Fiction

Jean-Pierre BOUDINE : *Le paradoxe de Fermi* chroniqué par Noé Gaillard 5

Science-Fiction

Jean BURY : *Et la Mort perdra tout empire* chroniqué par Philippe Paygnard 6

Science-Fiction

Cory DOCTOROW & Charles STROSS : *The Rapture of the Nerds*
chroniqué par Pascal J. Thomas 6

Fantasy

Jean-Claude DUNYACH : *L'instinct du Troll* chroniqué par Pascal J. Thomas 8

Histoire Secrète

Umberto ECO : *Le Cimetière de Prague* chroniqué par Eric Vial 10

Science-Fiction

Greg EGAN : Trilogie « Orthogonal » : *The Clockwork Rocket, The Eternal Flame, The Arrows of Time* chroniqués par Pascal J. Thomas 12

Science-Fiction

Karine GOBLED, Bertrand CAMPEIS : *Le Guide de l'uchronie*
chroniqué par Eric Vial 16

Science-Fiction

Fabio GUIGOU : *Tempête sur Candela* chroniqué par Philippe Paygnard 17

Science-Fiction

Stephen KING : *22/11/63* chroniqué par Eric Vial 18

Nouvelle graphique

Sylvie LAINÉ, Francis-Olivier BRUNET & Philippe AUREILLE : *L'Animal*
chroniqué par Pascal J. Thomas 21

Science-Fiction & fantastique

Vandana SINGH : *The Woman Who Thought She Was a Planet and Other Stories* chroniqué par Pascal J. Thomas 21

Essai

Anthony VALLAT : *Utopie et raison dans le cycle de Fondation d'Isaac Asimov*
chroniqué par Pascal J. Thomas 23

Science-Fiction

Vincent VILLEMINOT : *Réseau(x)* chroniqué par Noé Gaillard 24

Essai

Écrire l'histoire avec des « si », dirigé par Florian Besson et Jan Synowiecki
chroniqué par Eric Vial 24

Science-Fiction & Fantasy

Les finalistes du Prix Rosny aîné 2015, anthologie
chroniquée par Pascal J. Thomas 27

Editorial

Coulez mes images, disait l'opinion

L'eau coule sur Mars, a-t-on appris cette semaine. Enfin, l'eau salée. Et il n'y en a pas beaucoup. L'eau de la Méditerranée est salée aussi, mais il y en a suffisamment pour se noyer. Sur tous ceux qui perdent la vie en s'embarquant dans une aventure désespérée, je n'ai rien de plus pertinent à dire que ce que vous aurez pu lire dix fois déjà. Ce n'est pas la substance de l'affaire qui est mon propos, mais sa perception. Un peu avant la succession de déclarations et d'ouvertures et de fermetures de frontières qui ont marqué septembre 2015, je discutais du rôle des media dans la perception collective de la réalité avec quelques connaissances du milieu de la SF, qui faisaient fort justement remarquer qu'internet avait explosé la notion de moyen de communication, en dissolvant le monopole de l'image que pouvaient détenir les chaînes de télévision sur la fin du 20e siècle.

Vers mi-septembre aussi, un camion avait été découvert en Autriche, avec les cadavres de soixante-dix personnes mortes étouffées, victimes de leurs passeurs qui avaient abandonné le véhicule hermétiquement verrouillé. Peu de photos avaient été prises, et aucune publiée : il paraît que ces vues de corps en état de décomposition étaient trop écoeurantes pour le public. Tout le monde, cette semaine-là, se moquait bien du sort des migrants, ou réfugiés, ou fuites d'eau.

Aylan Kurdi était lui un charmant garçonnet, bien habillé. Sa mort sur la plage, une semaine plus tard, était assez jolie pour faire la "une" de la plupart des grands journaux européens. L'image serait-elle devenue virale via les réseaux sociaux sans l'existence des media qui l'ont diffusée ? J'ai envie de dire que c'est

du pareil au... même, mais je pense que, encore une fois, la dernière ?, le coup a été médiatique. Et ses effets sur la réalité, qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'en désolle, ont en revanche, été immédiats : les gouvernants, tous l'œil sur les sondages de nos jours, ont débloqué des moyens, autorisé des voyages, à un niveau dont on n'aurait pas rêvé un mois avant. On peut penser que pour une fois, la médiatisation a ouvert les yeux du public, ou l'a à nouveau berné ; c'est en tout cas elle qui a façonné la réalité perçue de tous, ou presque.

Il reste, à mon sens, un vaste espace à la SF pour fantasmer les façons dont les images nous conduisent à réinterpréter le monde, et à inventer la réalité. Stanislaw Lem l'avait fait dans *Le Congrès de futurologie*, Dominique Douay le fait dans *Car les temps changent*, on attend leurs successeurs, volontaires ou involontaires.

KWS, par choix, et par la force de mon incompétence, se prive d'image. J'espère que cela ne va pas le rendre totalement invisible. A en juger par son nombre d'abonnés, il en prend peut-être le chemin. Mais je choisis de le voir loin encore de l'asymptote fatale. Au prochain numéro, donc !

—Pascal J. Thomas

KWS

ISSN : 1767-0551

dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 5 n°s

Chèques à l'ordre de

Pascal J. Thomas,

7 rue des Saules,

31400 Toulouse, France

pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr

virements bancaires, PayPal:

nous consulter.

Les numéros 1 à 75 sont

consultables sur le Web :

<http://www.quarante-deux.org>

(rubrique KWS).

Fantastique

Michal AJVAZ
L'autre Ville
(Druhé Mèsto)

Mirobole Éditions, « Horizons
 Pourpres », avril 2015, 230 p.,
 19 €

C'est après avoir acheté, chez un bouquiniste, un livre à la reliure violet sombre dont les pages sont couvertes d'un alphabet inconnu, que le narrateur se met en tête d'en découvrir l'origine. Son enquête l'entraîne aux quatre coins de Prague, une cité qu'il croyait connaître par cœur et dont il discerne peu à peu les chemins secrets qui mènent vers une autre ville.

L'Autre ville fait partie de ces livres qui tombent directement des mains ou bien se lisent d'une traite. Soit l'on reste de marbre face à la création ésotérique et mystérieuse de Michal Ajvaz¹, soit l'on est happé par cet autre monde qu'il construit tout à côté du nôtre.

Cela n'empêche pas le lecteur d'être amené à douter de la réalité de cette *Autre ville* que le narrateur anonyme s'entête à rechercher au fil des pages, un peu à la manière du *Horla* (1887) de Guy de Maupassant. Les balades, souvent nocturnes, de notre narrateur permettent de visiter une Prague enneigée dont il décrit avec moult détails les rues, les places, les églises, les cafés et les tramways. Ce réalisme tranche radicalement avec les cérémonies secrètes, les requins-tueurs et autres fantaisies qu'il découvre au gré de ses pérégrinations. Et, plus il cherche le centre de cette cité cachée, plus il semble s'en éloigner.

Parfois poétique, toujours inquiétant, voire effrayant, le récit de Michal Ajvaz pourrait tout aussi bien être mis en

images par François Schuiten, co-créateur avec le scénariste Benoît Peeters du cycle de bandes dessinées des Cités obscures (onze albums de 1983 à 2014 chez Casterman) que par Francis Masse, auteur d'*On m'appelle Avalanche* (deux albums aux Humanoïdes associés en 1983) et de *Les dessous de la ville* (Hoëbeke, 1985). Ces artistes, dont les styles graphiques sont pourtant aux antipodes, ont cependant un point commun avec Michal Ajvaz, ils ont fait de la ville un personnage essentiel de leur œuvre. Il s'agit à chaque fois d'une ville réinventée qui, partant de la plus matérielle des réalités, glisse doucement vers le mythe urbain et la fantaisie la plus échevelée.

Une fois encore Mirobole Éditions surprend ses lecteurs en proposant un roman totalement inclassable, oscillant entre poésie et surréalisme.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Laurent BINET
La Septième Fonction
du langage

Grasset, août 2015, 496 p., 22 €

On en a parlé dans la presse, sans évoquer la SF (et pour cause, peut-être) mais est-ce de la SF et qu'est-ce (qu'S, diraient certains personnages) que le S de SF ? Réponses dans l'ordre : peut-être bien, et on ne sait pas trop. Ou peut-être bien, parce qu'on ne sait pas trop. On pourrait parler de Sémiologie-Fiction, et les initiales tomberaient juste. D'Histoire secrète aussi. Et de thriller (*Achtung spoiler !*), avec poursuite d'une formule non moins secrète susceptible de changer sinon la face du monde, du moins la politique française, ce qui ne nous mènerait pas trop loin de ce que nous connaissons ici, si ce n'était que la formule ne relève pas de la médecine ou

1. Traduit du tchèque par Benoît Meunier.

de la physique, mais de la linguistique, ou de la sémiologie. D'où peut-être une réticence, symétrique de celle de *mundanes* justifiant leur mépris pour la SF par leur sainte horreur devant toute références aux sciences inhumaines, terminologie chimique par exemple, et leur incapacité à lui trouver quelque valeur littéraire (ce qui est oublier par exemple Raymond Queneau et « Le chant du Styrene » – on supposera que le refrain de la chanson de Jean Yanne « cresoxi-propanediol, en capsule » ne sera pas tenue pour une bonne référence) – ce symétrique, donc, ne vaut peut-être pas mieux. Et la SF est par ailleurs représentée côté figurants, dans un cours de Michel Foucault et à l'enterrement de Roland Barthes, par deux jumeaux en costume de cosmonautes, non nommés même si rien ne vient explicitement indiquer que l'auteur les juge innomables.

De quoi s'agit-il ? D'une enquête sur la mort accidentelle de Barthes, fauché par une camionnette alors qu'il sortait d'un repas chez François Mitterrand, ce dont il n'était pas coutumier, et se rendait au Collège de France où il enseignait bien plus régulièrement. Mort (*Achtung spoiler !* de nouveau, quoi que ce soit de fait sur la couverture du volume) pas si accidentelle que ça. Avec au générique les vedettes intellectuelles de la période (1980-1981), dont certains ont résisté au temps (en plus des déjà nommés – ce qui exclut les jumeaux – de BHL qui se prenait déjà pour lui-même et de Jean-Edern Hallier – même pathologie – on croise en effet de façon plus ou moins durable Deleuze, Althusser, Sollers, Kristeva, Cixous, Lacan, Todorov, Searle, Jakobson, Umberto Eco, ou fugacement Lacan), plus des hommes politiques (en plus du déjà nommé, Giscard, d'Ornano et Poniatoski, Lang, Fabius, Debray ou Attali – malgré l'époque, Obama est même évoqué *in fine*). Avec des poursuites, le cas échéant en voiture, des assassinats au parapluie bulgare, des

bagarres, deux Japonais sauveteurs en *deus ex machina* récurrent. Avec une vraie enquête menée par un commissaire de police fortement beauf et un chargé de cours de linguistique réquisitionné comme guide-interprète, qui finissent d'une certaine façon par converger et sortir de leur caricature initiale. Avec sauna parisien, colloque américain, fac de Vincennes juste avant son déménagement à Saint-Denis, le Quartier latin, Ithaca, Venise et Naples. Avec tout ceci traité façon Guignols de l'Info, du moins du temps assez lointain où j'avais la télévision, c'est-à-dire plus vrais que nature. Avec des scènes de comédie comme lorsque quelques éminences intellectuelles lèvent les yeux au ciel, chacun à un endroit différent de l'annonce du décès par Poivre d'Arvor au Vingt heures. Avec aussi une société secrète façon *Fight Club* (après tout, on a bien classé le roman de Chuck Palahniuk comme relevant de la SF), mais où les combats ne sont que verbaux. Avec la demi-explication de l'attentat de Bologne, celle de l'assassinat de l'épouse d'Althusser, et celle de la supériorité rhétorique de Mitterrand sur Giscard en 1981 – le tout parfaitement canularsque, mais qu'importe ? Avec aussi quelques distorsions d'avec la réalité, bien vérifiables, car Derrida n'est pas mort à cette époque-là en Amérique, tué par un chien d'assaut. Avec un côté éminemment « bande dessinée », et canularsque. Reste encore une fois, pour ce qui nous intéresse ici, que si le secret volé et convoité était d'ordre matériel, le cousinage avec la SF ne ferait aucun doute. D'autant que le présent est affecté (cf. Obama) et sans doute le futur. Il est d'ordre « littéraire », et on s'interroge. On a tort. Les commentaires sur la sémiotique, et même un pastiche d'époque² peuvent par ailleurs être parcourus en diagonale, surtout quand les personnages n'y comprennent pas grand-chose... Il arrive qu'il en aille de même pour d'autres

2. Michel-Antoine Burnier, Patrick Rambaud, *Le Roland-Barthes sans peine*, Paris, Balland, 1978.

discours en *hard science*. Surtout et de toute façon, la lecture est jubilatoire. Plus qu'un entartage de BHL. Sauf pour l'intéressé. Sauf aussi sans doute pour Sollers, pas plus ridicule qu'au naturel mais qui y laisse une partie réputée précieuse de sa personne, pour Julia Kristeva assez esquinée elle aussi par l'auteur (ils semblent avoir fait connaître leur mécontentement)... bref pour nombre de personnages (certains s'en sortent bien mieux que d'autres : Todorov, Jakobson, Eco...). Tant pis pour eux. Tant mieux pour le lecteur. Et après tout, quand on met bout à bout tous les éléments, on est bien dans la mouvance de la SF.

—Eric Vial

Science Fiction

Jean-Pierre BOUDINE
Le paradoxe de Fermi

Denoël, « Lunes d'Encre »,
janvier 2015, 184 p., 18 €

Ce court roman bénéficie d'une postface de Jean-Marc Lévy-Leblond. Elle commence ainsi : « La dizaine d'années écoulée depuis la première parution de ce livre³ n'en a certainement pas diminué l'angoissante actualité » et ce qui suit se situe manifestement dans notre aujourd'hui — le roman a été entièrement révisé par l'auteur, et actualisé.

Je suppose que parmi ceux qui lisent ces lignes beaucoup connaissent le paradoxe de Fermi, mais comme il figure en quatrième de couverture je vais me permettre de le rappeler : « dans un univers aussi vaste que le nôtre, l'espèce humaine ne peut pas être la seule douée d'intelligence : alors où sont les autres, où sont les traces radio de leur existence ? » Cette idée donne son titre au roman et sert de sujet de discussion pour la dernière partie.

3. Chez Aleas, en 2002.

Robert Poinot raconte les derniers mois d'une époque — la nôtre en gros. Il a trouvé refuge dans un petit coin perdu des Alpes. Il n'attend plus que l'arrivée des barbares... Mais auparavant il a vécu la dégringolade de la société humaine, on dira au stade microcosme, pendant qu'elle avait lieu au niveau macro. De petit groupe en ville ouverte il finit avec un groupe par rejoindre une autre bande qui se charge de récolter tous les savoirs pour qu'à l'avenir tout puisse renaître. C'est avec ce groupe qu'a lieu une longue conversation avec le paradoxe de Fermi comme « base ». Mais les barbares se font de plus en plus menaçants puisque les problèmes climatiques sont entrés dans une spirale infernale... Robert prend soin de protéger au mieux son manuscrit, et décide d'attendre.

C'est sans appel et d'une grande noirceur. Le héros n'en est pas vraiment un, il n'y a pas beaucoup d'action, pas de grandes scènes de violence ou « romantiques » et je vois mal tout cela sur petit ou grand écran. Mais le pessimisme de l'auteur semble pleinement justifié par ce qu'il fait raconter par son personnage. Il suffit qu'une partie du système s'effondre pour entraîner l'effondrement total... Imaginez que toutes les espèces douées d'intelligence subissent le même processus que la nôtre et vous aurez résolu le fameux paradoxe... Il n'y a pas de raison pour que cela ne puisse fonctionner de la sorte. Et comme le dit un personnage : « Nous sommes trop intelligents pour exister durablement. »

Pour une fois (?) l'intérêt du livre n'est pas dans l'action qu'il relate, mais dans les raisons et les explications qu'il apporte pour justifier cette action.

—Noé Gaillard

Fantastique

Jean BURY
Et la Mort perdra tout empire

House Made of Dawn éditions,
« Court Lettrage », janvier 2015,
52 p. (format Pdf), 1,99 €

En quelques pages, Jean Bury nous entraîne dans un monde en guerre. Le conflit qu'il décrit s'est enlisé au cœur d'une Europe dévastée. Des soldats, hommes, femmes et enfants, affrontent, avec l'énergie du désespoir des hordes de loups, ou plus exactement des lycanthropes, dont le but ultime semble l'extermination de tous les humains.

Le texte bref et efficace de Jean Bury ne perd pas son temps à tenter d'expliquer comment la race mythique des loups-garous est devenue la terrifiante Némésis de l'Humanité. Il nous invite à plonger directement au plus profond de son univers en guerre à travers les points de vue de plusieurs combattants dispersés sur le champ de bataille glacial et désolé.

C'est ainsi la très cultivée capitaine Barraine qui nous fait découvrir la stratégie presque suicidaire des troupes humaines qui, jetant leurs dernières forces dans le combat, se déploient pour mener une attaque-surprise contre le camp retranché lycan. Puis, c'est au tour du fifre Absil, à peine sorti de l'enfance, de nous entraîner, grâce à sa mission de messenger, au milieu du chaos de la bataille qui oppose les soldats humains aux terrifiants lycans. Puis, en recueillant le jeune garçon blessé, le sergent Boris Liatochinski nous permet de percevoir toute la férocité des ultimes accrochages alors que la mêlée s'éteint au cœur d'une nuit aussi noire que glaciale. Faisant de son mieux pour sauver des vies, à commencer par celle d'Absil, le médecin-colonel Bruneau nous fait la description

de la cruauté d'une victoire à la Pyrrhus. Enfin, un dernier point de vue est donné par le caporal Alain, dont la mission est de capturer un ennemi, un loup gris, lorsque ce dernier prend forme humaine pour espionner l'armée des hommes.

Par certains aspects, ce Court Lettrage de House Made of Dawn éditions n'est pas sans rappeler le film *Planète hurlante*, très libre adaptation d'une nouvelle de Philip K. Dick. On y retrouve les mêmes thématiques de la guerre et de la survie menacée de l'Humanité. Mais surtout, il y a cet ennemi qu'il est difficile d'identifier car capable de prendre forme humaine pour se fondre au milieu des rares survivants et qui devient parfois plus humain que les hommes.

Il n'est pas simple de créer un monde en quelques pages, tout en racontant une histoire qui tient la route, avec des personnages qui s'imposent aux lecteurs. Jean Bury y parvient avec une facilité désarmante qui prouve la maîtrise pleine et entière qu'il a de son sujet. Même si la conclusion de ce sombre récit fait un peu trop *happy end*, on ne peut que se laisser prendre par l'écriture efficace et énergique de Bury.

—Philippe Paynard

Science Fiction

**Cory DOCTOROW &
Charles STROSS**
The Rapture of the Nerds

Tor, novembre 2013, 350 p.,
\$ 14.99

première édition reliée : Tor,
septembre 2012

Nous sommes dans le premier siècle après la Singularité. La plupart des humains se sont téléversés dans le nuage informatique qui est en train de dévorer le

système solaire pour constituer un « cerveau matryoshka » constitué de sphères de Dyson emboîtées. La Terre a été gardée, comme une sorte de réserve naturelle où vivent encore environ un milliard d'humains organiques, qui entretiennent des relations régulières avec le Nuage : des missionnaires leur rendent visite pour essayer de les convaincre de se digitaliser, des logiciels ou des artefacts incompréhensibles et potentiellement périlleux se matérialisent sur la planète...

On se doute que ceux qui sont restés avaient des raisons idéologiques fortes. Une vaste partie du Sud des USA est sous la coupe de fondamentalistes religieux — ceux justement qui croient à la *Rapture* au sens original, c'est-à-dire l'ascension massive des vrais croyants au Paradis des chrétiens. Huw Jones, lui, est un écologiste plutôt technophobe — son seul gadget avancé est un vélo dernier cri — qui passe son temps à créer des poteries dans Pays de Galles natal. Il n'est pas pour autant ignorant des affaires du monde, et accepte toujours les invitations à être juré. Entendons-nous bien : les tribunaux pénaux n'existent plus en tant que tels — on peut supposer que les machines ont pris leur place — mais on a besoin de juges et de jurés pour déterminer quels artefacts, et quels logiciels, peuvent être autorisés dans l'espace humain. Ces décisions ne sont pas techniques — les jurés reçoivent néanmoins quantité d'informations sur les aspects techniques du cas considéré — mais politiques, et doivent impliquer des citoyens ordinaires. Et Huw prend au sérieux ses devoirs civiques. Convoqué, notre potier Gallois part donc avec joie pour la Nouvelle Libye, malgré toutes les vexations physique et morales que cela implique — la Nouvelle Libye est un joyeux fatras anarcho-capitaliste, le juge qui préside au tribunal une psychopathe assoiffée de publicité, et surtout, la veille de son départ, Huw s'est réveillé d'un lendemain de fête avec la gueule de bois et, tatouée sur son épaule, la marque infamante d'une contamination biologique. Conséquence : obligation de

porter une tenue d'isolation complète, particulièrement peu seyante et peu confortable par 45 degrés à l'ombre.

Huw se rend assez vite compte qu'on l'utilise comme un pion. Il rencontre trop souvent les mêmes personnes, dont Bonnie, sous les deux genres possibles, qui était déjà présent(e) à la fête susmentionnée, et Adrian, un prétendu touriste trop impromptu pour être honnête. A peine sorti de Libye, il est emmené (contre son gré) en Caroline du Sud, enfer radioactif, dévoré par des hordes de fourmis mutantes, et soumis à la loi de fondamentalistes protestants qui feraient ressembler Daech à une émission de variété de TF1. Finalement Huw est digitalisé, et c'est dans le Nuage qu'il retrouve un tribunal où, cette fois-ci, il doit témoigner en faveur de la race humaine tout entière — organique et, on s'en rendra compte, digitale itou.

L'action du roman se déroule sur un tempo frénétique, souligné par les épanchements verbaux des auteurs — Stross est coutumier du fait, accumulant l'étalage de culture technoscientifique et un regard acerbe sur celle-ci. Ainsi en arrivant dans le Nuage, Huw est un peu perdu et se demande où trouver un fichier d'aide : « Of course, as Huw realizes, going in search of a helpfile is only the start of an interesting and distracting quest for enlightenment that is likely to end in tears, a nervous breakdown, or a personal reboot » (p. 227). Le Nuage post-Singularité ressemble beaucoup aux logiciels pré-Singularité, à ce que je vois. Cette surabondance verbale et de détail de l'action finit par surcharger tout le récit, et empêcher l'implication émotionnelle. Il ne manque pas aussi de clichés, autant sur l'écofanatisme de Huw que sur une Libye future que les événements de 2011 ont déjà rendue obsolète ou sur les fous religieux du Sud américain (ceux-là, hélas, semblent être avec nous pour longtemps).

On l'aura compris, ce livre est structuré en trois parties qui pourraient presque être autant de récits indépendants — à cela près que la troisième tient compte des

deux premières, et représente un saut en matière de sérieux dans le propos. A tout le moins, elle m'a bien plus accroché ; le débat entre existence matérielle et digitalisation est au cœur d'une bonne partie de la SF d'aujourd'hui, et de tout ce qui concerne la singularité. Tout cela est présenté sous forme de procès de pacotille, parodies de la forme procédurale dont est si friande la fiction populaire américaine (par écrit ou par écran), mais les questions vont plus profond.

La présence d'un protagoniste pétri de viande humaine ordinaire est-elle seulement un procédé littéraire imposé par le besoin de parler au lecteur d'aujourd'hui, ou est-ce une nécessité si on veut préserver ce que l'humanité a d'humain ? Prosaïquement, si on a la possibilité de se faire convertir en simulation informatique, en supposant que cela permette effectivement la continuité de l'identité (et le livre ne dissimule pas les doutes que l'on peut avoir à ce sujet), peut-il y avoir des raisons de ne pas faire le saut ? Huw doit trancher ce débat, pour lui, mais aussi pour le monde qui l'entoure, et pour être capable de trancher, il doit se doter des capacités que seul peut acquérir un être digital, tout en conservant son âme d'humain de chair non augmenté, chose à laquelle il parvient, à grand'peine, en simulant avec luxe de détails son atelier de potterie des environs de Monmouth. Sur un plan plus personnel, les aventures judiciaires galactiques de Huw — oui, oui, l'humanité passe en jugement devant le tribunal de la fédération galactique, mais Doctorow & Stross réussissent à pasticher le cliché sans tomber dans la pantalonnade — l'amène à confronter ses parents qui s'étaient téléversés dans le Nuage depuis des années, à son grand dam. Résoudre par le dialogue les rancœurs que l'on retient contre ses parents, y compris le fait qu'ils soient décédés, voilà bien une idée à la Cory Doctorow, soit dit en passant. Et ça passe bien !

Au total, si comme beaucoup de collaborations, ce livre est quelque peu en dessous des meilleures réalisations de chacun de ses deux auteurs, il tient ses promesses de nous emporter dans une course effrénée sur des montagnes russes de l'imagination, avec un sourire en coin. A ne pas mettre entre les mains des passionnés de Proust, sauf s'ils veulent prendre le risque que leurs madeleines soient infestées de nanorobots.

—Pascal J. Thomas

Fantasy

**Jean-Claude
DUNYACH**
L'instinct du Troll

L'Atalante, « La Dentelle du
Cygne », mars 2015, 190 p., cat. 1

J'ai commis d'abominables jeux de mots dans ma vie, des calembours amenés sur un trente-six tonnes avec des pneus à clous, de ces contorsions verbales qui ne déclenchent pas un sourire, mais plutôt ce geste qu'on esquisse de se voiler la face de la main droite en tenant fermement entre le pouce et l'index la racine du nez, histoire de réprimer un soupir nerveux, histoire de ne pas s'écrier trop fort « lamentable » ou « affligeant ». J'ai même créé un prix dans le domaine, dans le seul but de le gagner⁴. Je dois pourtant m'incliner très bas devant un maître absolu. Quelqu'un dont on ne dira plus qu'il vient de la Ville Rose, mais plutôt que le vil ose. Quelqu'un qui peut décrire un personnage au visage tavelé d'ecchymoses après une bagarre dans une taverne à bière, et quand son patron courroucé (et massif) le découvre, faire expliquer hâtivement par un autre consommateur : « C'est la faute aux chopes. (...) Ils lui ont rectifié le portrait avec » (p. 91). Jean-Claude, tu es le chef.

4. Et je suis arrivé à mes fins, au bout de vingt ans (authentique).

Il serait tentant de réduire la chronique de ce livre à une suite de citations, qui vous feraient rouler par terre de rire. Quelques mots quand même : le protagoniste et narrateur est un troll, être minéral et mal dégrossi qui n'aime rien tant que d'aller fracasser des rochers, croquer des pierres précieuses ou se souler à l'eau ferrugineuse. Il a sous ses ordres une horde de nains, qui ne vivent que pour piocher dans tous les sens au fond de la mine dont il est, non pas le patron, mais plutôt le contre-maître. Car notre troll est employé d'une grosse société, et c'est là que ses ennuis commencent. Dès la page 12, il doit faire face à un impitoyable comptable :

« J'ai rapporté le Sceptre. (...) »

— Vous auriez mieux fait de ramener vos notes de frais. »

Et tout au long du livre, notre pauvre Troll devra lutter non contre les nécromants ou les gobelins, mais contre une ribambelle d'actionnaires, de stagiaires, d'archivistes, de contrôleurs de gestions et d'aubergistes véreux⁵. Le livre se présente comme un recueil de quatre récits — « Respectons les procédures », « La taille a son importance », « L'instinct du troll » et « Ou se taise à jamais » — mais à partir du troisième on se rend compte que ce sont plutôt des chapitres d'un roman, qui devient plus grave au fur et à mesure qu'il progresse, pour laisser échapper des réflexions comme « la finance est en train de tout envahir, les armées iront jusqu'au bain de sang pour voler les richesses qui se cachent dans le sol et tout le monde rêve de produire de plus en plus, sans se soucier des dégâts » (p. 169).

Si dans les deux premiers textes, notre troll montre à son stagiaire de quel granit il se chauffe et résout des problèmes relativement inoffensifs (l'obtention de

documents justificatifs pour sa mission ; une mise à jour informatique pour que le jeu de guerre puisse se dérouler... avec quelques améliorations trollesques), la fin du livre est consacré au mariage de l'ami de son stagiaire, geek touché par l'amour pour une princesse de chair et d'os, et à ses retrouvailles avec la trollesse qu'il n'aurait jamais dû quitter. Et malgré les outrages innommables qui sont infligés à l'épée sacrée, on se sent un peu voyeur devant les amours telluriques de nos deux trolls écolos⁶.

S'il se présente comme un costaud sans malice, s'il fait beaucoup penser à Obélix quand il passe à tabac des chevaliers et écrase leurs casques, le troll narrateur est plus rusé qu'il en a l'air, et arrive à mener des combats d'arrière-garde contre la finance et les bureaucrates, bref ces humains qui sont « des êtres sournois, incapables de s'empêcher de réfléchir. Heureusement, leur vie est courte et ils en passent l'essentiel à rêver à ce qu'ils pourraient être au lieu de savourer ce qu'ils sont » (p. 61). Tout cela pour dire que s'il enjambe allègrement le gouffre entre l'épopée et le rapport de stage, *L'instinct du Troll* est aussi l'expression d'indignations sincères, trop énormes pour s'exprimer autrement que par l'énormité trollesque. Ne manquez pas non plus le portrait (anonyme) de Jimi Hendrix, il est aussi émouvant et respectueux que caricatural et grotesque. Parce que, quand on est troll, le roc bande encore.

—Pascal J. Thomas

5. « [L]es Ressources Humaines (...) ont fait appel à des nécromants spécialisés dans l'élevage de créatures infernales. Ce sont eux qui ont créé les couches intermédiaires de management, les chargés de mission et les responsables qualité », p. 81.

6. Et il y a quelque danger à regarder de trop près des trolls environnementalistes en rut, car, comme on dit à Toulouse, « gare, tu mates à bio ! » — NoddlR (Note dont on démentira la Responsabilité).

Histoire Secrète

Umberto ECO
Le Cimetière de
Prague
(Il cimitero di Praga)

LGF « Le Livre de Poche », 2012,
572 p., 8,10 €

1ère édition française : Grasset, 2011.

L'histoire secrète est une sorte de symétrique inverse de l'uchronie, puisqu'elle ne change pas le monde mais veut l'expliquer de façon souvent plus que discutable ; ici, elle est portée au carré, on le verra. Si on ajoute que tout roman situé au XIXe siècle peut rappeler le *steampunk*, et ceci même si le futur n'y est pas arrivé plus vite et s'il n'y a ni ordinateurs à vapeur ni zeppelins, et enfin qu'une histoire de double ou de dédoublement peut sembler flirter avec certaines formes de fantastique, on voit que l'on est aux marges de ce qui nous intéresse ici. Sans même parler de la tératologie, même seulement (?) morale et politique.

Le double ou le dédoublement entre deux personnages-narrateurs communiquant par une sorte de journal de bord s'explique fort vite et de façon évidente pour le lecteur, mais pas pour les intéressés, encore que l'un d'eux en fasse l'hypothèse dès la page 44 pour n'y plus revenir avant très tard, ce qui aide encore le lecteur et lui donne une plaisante illusion de supériorité, assez typique du roman populaire comme le rappelait Eco lui-même dans *De Superman au surhomme*⁷. D'autant qu'il n'a pas été lésiné sur les références à Charcot et à un jeune médecin viennois que le narrateur

7. Traduction partielle de *Il superuomo di massa*, Milan, Bompiani 1976, trad. partielle Paris, Grasset, 1993, rééd. Paris, Livre de poche, 1995 (en particulier, deux chapitres qui ne nous intéressent pas directement ici n'ont été traduits qu'en complément de Edmondo De Amicis, *Le Livre Cœur*, Paris, Rue d'Ulm, 2001).

principal appelle « Froïde », Sigmund de son prénom, et qui s'éclaircit les idées à la cocaïne, information tirée du journal du séjour parisien de l'intéressé, publié naguère. De fait, Eco revisite (et « explique » *cum grano salis*) une bonne partie du second XIXe siècle franco-italien (et un peu russe – Prague n'est qu'un décor phantasmatique), entre attentat d'Orsini contre Napoléon III, expédition des Mille de Garibaldi en Sicile et jusqu'à Naples avec mort subséquente d'Ippolito Nievo (1831-1861 – cela ne dira pas grand chose côté français, plus de l'autre côté des Alpes sur souvenirs scolaires), Commune de Paris, scandale de Panama, affaire Dreyfus ou la mystification de Léo Taxil. On croise même Mgr Amand-Joseph Fava (1826-1899), évêque de Grenoble, personnage fort secondaire mais que l'auteur de ces lignes vit à l'œuvre aux temps lointains de sa maîtrise (master 1), ou Thérèse de Lisieux (1873-1897), de plus de notoriété. Ou le Sar (Joséphin) Peladan, écrivain et occultiste (1858-1918). Et l'on suit une série de délires concentrés chez le personnage principal, qu'il en soit le porte-voix ou participe à leur fabrication et leur diffusion, mais qui ne sont jamais qu'un reflet de propos qui furent effectivement tenus et imprimés, et dont l'on retrouver un autre reflet dans le *Dictionnaire de la bêtise*⁸ cher à Pierre Desproges. On barbotte ainsi dans le complotisme au cours de monologues poly-monomaniaques d'un Turinois de Paris mêlant antisémitisme, misogynie, haine des Français, des Allemands, des Piémontais ou de l'humanité en général (et de toute modernité, dont les ascenseurs qui ne sauraient être qu'invention du diable), élucubrations faisant remonter le jacobinisme aux Templiers via la maçonnerie, reprises des imprécations du socialiste antisémite

8. Guy Bechtel, Jean-Claude Carrière, *Dictionnaire de la bêtise et des erreurs de jugement*, Paris, Laffont, 1965, rééd. complétée in Guy Bechtel, Jean-Claude Carrière, *Dictionnaire de la bêtise suivi du Livre des bizarres*, Paris, Laffont, « Bouquins », 2014.

Alphonse Toussenel (1803-1885) et surtout de l'abbé Barruel (1841-1820) prototype précoce du penseur contre-révolutionnaire conspirationniste et destinataire effectif d'une lettre reproduite à la fin du XIXe siècle et avec le plus grand sérieux par la revue jésuite *La Civiltà Cattolica* (la revue et l'ordre ont bien changé depuis), lettre due à un certain Simonini dont ne sait rien et dont Umberto Eco fait le grand-père de ce Turinois qui est personnage principal, et le seul lien de ce dernier avec la réalité alors que tout autour de lui relève de l'encyclopédisme. Tout est vrai et sort de fiches (avec d'autres à base de recettes de cuisine – effet de réel basique garanti – et aussi, par exemple et pour hâter la conclusion, sur les explosifs) même le plus aberrant : le même Umberto Eco se sent obligé de le préciser, en particulier à propos de Gabriel Jogand-Pagès, dit Léo Taxil (1854-1907), plumitif jusque-là prêtrephage qui, un jour, annonça son besoin de révéler la « vérité » et publia à tour de bras sur les loges, avec force messes noires et apparition de Satan en particulier sous forme d'un crocodile ailé se mettant à jouer du piano⁹, bénéficiant alors d'une promotion massive de la part de l'épiscopat et jusqu'au Pape de l'époque, encaissant des droits d'auteur propres à laisser pensif, avant de tirer sa révérence et d'expliquer ce n'était qu'une vaste blague – épisode auquel entre autres on assiste dans le roman. Ces délires, le narrateur les reproduit et les produit, à chaud et à froid, entre ce en quoi il croit et ce qu'il fabrique, faux rapports sur les Mille et surtout élaboration par strates successives du faux bien connu que sont les *Protocoles des sages de Sion*, à partir entre autres de romans de Dumas *Joseph Balsamo* et *Monte Cristo*, ou du *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu* et de quelques autres sources. Toutes choses bien documentées par ailleurs, si l'on excepte ce maître d'œuvre imaginaire, et que l'on retrouve

9. Eugen Weber, *Satan franc-maçon : la mystification de Leo Taxil*, Paris, Gallimard-Julliard, coll. « Archives », 1964.

en particulier dans les travaux de Pierre-André Taguieff, infiniment plus fiable en la matière que lorsqu'il veut parler de science-fiction. [Nous avons rendu compte de l'ouvrage de Pierre-André Taguieff, *La Foire aux illuminés : ésotérisme, théorie du complot, extrémisme*, in KWS n° 55, novembre 2006. On retrouve chez Eco, entre autres, le « John Retcliffe » ou Readcliff dont il est question dans le compte rendu, et qui donne lieu chez Taguieff à une hypothèse discutable à propos du *Da Vinci Code* – par ailleurs autre motif à soupirs quand il est question de droits d'auteur.]

Un autre point est fictionnel, mais appuyé sur une hypothèse avancée par certains historiens, la supposée (et mise ici en scène) innocence d'Esterhazy dans l'affaire Dreyfus, ce qui soit dit en passant n'aurait rien de négationniste et déboucherait même logiquement sur le fait que certains hauts responsables militaires français ont d'autant plus menti en accablant le capitaine Dreyfus qu'ils étaient eux-mêmes à l'origine de ce qui serait alors une manœuvre d'intoxication des services allemands : beau retournement de roman-feuilleton, bien propre à intéresser Eco, même si sa plausibilité est faible. [On se rapportera à Jean Doise, *Un secret bien gardé : histoire militaire de l'affaire Dreyfus*, Le Seuil, coll. « XXe siècle », 1994, et à Henri Guillemin, *L'Énigme Esterhazy*, Paris, Gallimard, 1962. L'hypothèse a été solidement démentie par d'autres historiens, cf. par ex. Vincent Duclert, « L'affaire Dreyfus et le tournant critique (note critique) », p. 563-578, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 3, 1995.]

Pour faire bonne mesure, on ajoutera messes noires, ballades dans des égouts transformés en entrepôt pour cadavres, ou provocations policières par amateurs de régime à poigne. On est bien dans le roman feuilleton, dans l'Histoire secrète racontant en abîme la fabrication d'une Histoire secrète délirante et controuvée, bref dans des choses qui peuvent tout de même nous intéresser ici.

Deux inquiétudes peuvent rester cependant, en dehors de celle portant sur la totale adéquation du roman aux catégories d'ordinaire traitées par *KWS*, malgré les arguties du critique qui aime que rien ne se perde de ses lectures. D'abord, le narrateur étant ce qu'il est, les propos tenus sont en général fort déplaisants. La langue de bois dit aujourd'hui « nauséabonds » parce que des termes plus exacts et plus techniques pourraient sembler d'une violence excessive. Ce côté glauque peut décourager de bonnes volontés, même si le second degré est évident – on signalera en passant qu'à la fin, le chapitre 26 est intitulé « la solution finale » pour qui n'aurait pas compris que les délires reproduits n'ont pas tout à fait été sans conséquence, au moins indirecte. Et puis, on pourrait se demander si la lecture ne nécessite pas une connaissance pointue de la période. Mais ce serait oublier que le lectorat originel est italien, et que s'il connaît plus ou moins Ippolito Nievo, il ne pouvait en aucun cas être supposé qu'il en soit de même pour Toussenet, Esterhazy et quelques autres ; Eco est d'ailleurs amené à souligner que Léo Taxil a bien existé. Il n'y a donc aucune raison d'accrocher un panneau indiquant « que nul n'entre ici s'il n'est historien » et dix-neuviémiste de surcroît.

—Eric Vial

Science Fiction

Greg EGAN
Trilogie « Orthogonal » :
The Clockwork
Rocket
The Eternal Flame
The Arrows of Time

Gollancz, 2012, 362 p., £ 7.99 ;
Night Shade Books, 2012, 380 p.,
\$ 26.99 ; Gollancz, 2014, 360 p.,
£ 8.99.

Publiés à l'origine par Gollancz en
2011, 2012, 2013 (resp.)

J'ai découvert le Festival de Metz de la science fiction avec son édition 1977, resté dans les esprits pour la conférence proprement ahurissante qu'y donna Philip K. Dick. Pourtant, au-delà même des clowneries de Harlan Ellison, cette même édition me restera mémorable pour ce concert donné dans une salle perdue d'un faubourg désolé, bourrée de parachutistes qui gueulaient « du rock'n'roll », face à un duo pratiquant la boîte à rythmes et le synthé lancinant. Au bout de vingt ou trente minutes, le groupe renonça devant l'avalanche de canettes qui pleuvaient sur la scène, sans jamais renoncer à un projet artistique qui ne remportait pas, c'est le moins qu'on puisse dire, l'adhésion du public. Le nom du groupe ? Suicide, depuis devenu légendaire.

Par certains aspects, le projet artistique de Greg Egan est tellement radical qu'on se doit de penser à Suicide, le groupe d'Alan Vega. « Orthogonal » prend au pied de la lettre la méthode proclamée (mais rarement appliquée jusqu'au bout) par une bonne partie de la science-fiction : postuler un changement, en explorer les conséquences. A ceci près qu'ici, il s'agit de remplacer une soustraction par addition dans les équations de la Relativité (de remplacer la

forme de Lorentz par une forme euclidienne, « Riemannienne » comme dit l'auteur en s'écartant un peu de la terminologie usuelle), et de voir quel univers en résulte¹⁰. En particulier, il n'y a plus de cône de lumière limitant la causalité, ni de limite à la vitesse de la lumière. C'est un univers plus simple que le nôtre, en équations, mais aux propriétés pour nous paradoxales. Par exemple, la vitesse de la lumière dépend de la longueur d'onde (même dans le vide), et la matière, profondément instable, a tendance à gagner de l'énergie en émettant de la lumière, et peut exploser très facilement dès qu'elle est déséquilibrée.

En bon auteur de SF, Egan nous plonge sans attendre dans l'étrangeté de son monde. Dès la première page de *The Clockwork Rocket*, nous contemplons un ciel où les étoiles se manifestent, non par des points lumineux, mais par des traînées irisées, et très vite nous assistons au décès détonnant du grand-père de Yalda, le personnage principal. A rebours de la coutume, Yalda, quoique fille, va continuer des études, et introduire des révolutions conceptuelles dans la science de sa planète, quelque chose comme la mécanique d'Einstein remplaçant celle de Newton, non sans devoir surmonter l'opposition de mandarins installés qui n'apprécient guère de voir leurs convictions saccagées par une fille de paysans.

Mais les enjeux prennent vite un tour plus dramatique : une planète du même système, depuis longtemps observée, s'enflamme d'un coup et devient une nouvelle étoile (n'oubliez pas que la fusion de l'hydrogène n'existe pas, et que la matière déstabilisée n'arrête de brûler qu'à son complet épuisement). On se rend compte que la catastrophe est due au choc avec un fragment d'un essaim d'objets, les

hurtlers, qui arrivent à toute vitesse vers le système solaire, en faisant un angle assez important — ce qui empêche de les voir avant qu'ils arrivent. Et Yalda, aidée par un mécène providentiel et une armée de jeunes scientifiques enthousiastes, décide de construire un vaisseau spatial pour aller à la rencontre de ces objets orthogonaux. Mais pas seulement. Dans l'univers d'Egan, le paradoxe du voyageur de Langevin fonctionne à l'envers : ce sont ceux qui s'en vont dans un véhicule très rapide qui vieillissent plus rapidement, et ainsi, tandis qu'une courte période s'écoule sur la planète-mère, les voyageurs pourront-ils passer des années dans l'espace, à continuer leurs recherches jusqu'au moment où ils auront résolu le problème de la protection de leur monde contre les *hurtlers*.

Le monde de Yalda est loin d'avoir développé une industrie suffisamment puissante et avancée pour construire un astronave, mais notre scientifique de choc a une autre idée révolutionnaire : transformer la plus haute montagne du pays en vaisseau — la « fusée mécanique » du titre — en faisant détonner un ensemble de charges stratégiquement placées à sa base. Baptisé le *Peerless*, il abritera la cité errante, et les champs nécessaires à son alimentation. Il suffit de creuser le nombre requis de galeries.

L'action de *The Eternal Flame* commence une ou deux générations plus tard, dans le *Peerless* maintenant bien lancé dans l'espace. Le grand problème qui se pose aux scientifiques du bord est le problème du combustible : il s'agit d'un minerai particulier, dont les réserves ne suffiront jamais à accomplir le voyage prévu. La réponse viendra d'une direction totalement inattendue (et de la découverte d'un nouveau principe physique découlant d'une compréhension plus profonde du fonctionnement de la lumière) — comme les chercheurs aiment à le rappeler, on n'a pas inventé l'électricité en travaillant dur pour améliorer la bougie. Ce deuxième volume est celui où la science prend le plus de place, avec des chapitres

10. Pour des explications plus précises, plus profondes, techniques, et pourtant moins abstruses que les miennes — la vraie science est technique et lumineuse — voir les pages de l'auteur, notamment <http://www.gregegan.net/ORTHOGONAL/oo/PM.html>

entièrement consacrés à l'exposé d'une découverte, d'une nouvelle théorie, voire d'une structure mathématique indispensable à la compréhension de l'univers — les règles de multiplication des quaternions¹¹ sont reconstituées par essais et erreurs. Celui aussi où une navette est construite pour aller inspecter de plus près l'Objet, un planétoïde de l'essaim des *hurtlers*, qui semble se comporter comme de l'anti-matière. Mais on travaille dur également en biologie, avec l'étude de l'influx nerveux (qui est porté par la lumière — cet univers ne connaît pas l'électricité ni le magnétisme, pas d'équations de Maxwell !) et celle de la reproduction, sur laquelle nous reviendrons.

Dans le troisième volume, *The Arrows of Time*, une nouvelle planète paradoxale est explorée, et surtout on découvre qu'en faisant rebondir un signal lumineux sur des objets qui se déplacent rapidement, on peut communiquer avec le futur. Ce qui conduit à des paradoxes temporels, et des débats sans fin sur l'opportunité d'autoriser une technologie aussi potentiellement démobilisante.

J'ai occulté cet aspect jusqu'à présent, parce qu'il est moins novateur, et pourtant la politique (au sens large) prend au moins autant de place dans la trilogie « Orthogonal » que la science dure. Yalda se rend compte très vite qu'elle peut être jetée en prison pour avoir déplu à un membre de la famille d'un puissant politicien, et que l'amende à payer pour en sortir est au-delà de ses moyens ; dès le deuxième volume, la population du *Peerless* se demande si elle doit respecter les engagements pris par leurs ancêtres qui ont lancé le vaisseau, et les débats qui divisent cette société close mènent à une grève insurrectionnelle qui manque de menacer la vie de tous ; et dans le troisième volume, l'usage de la violence à des fins politiques, disons carrément le terrorisme — et surtout la répression et les

pertes de liberté qu'il entraîne — joue un rôle majeur.

Mais le politique n'est jamais indépendant du scientifique ; plus le récit avance, et plus les débats de société sont conditionnés, et souvent résolus, par les avancées obtenues par les scientifiques. Et les questions politiques les plus importantes touchent aux relations entre les sexes. Il faut dire que les êtres qui peuplent l'univers d'« Orthogonal » se reproduisent par scissiparité des femelles, qui, stimulées par leur compagnon mâle, produisent — en temps normal — deux paires mâle/femelle qui en grandissant formeront des couples reproducteurs. Cela libère les Orthogonaliens (convenons de les nommer ainsi) de la nécessité de se chercher un compagnon, ils ont un « co » naturel. Corollaire : les Orthogonaliennes meurent jeunes (et donc ça ne vaut pas la peine de les éduquer trop), personne ne connaît jamais sa mère, et le rôle naturel des mâles est d'élever les enfants. Que se passe-t-il si une Orthogonalienne perd son co, ou décide de s'enfuir pour ne pas avoir d'enfants, poussée par l'envie contre nature de ne pas mourir ? La scissiparité finira par se produire spontanément. Mais on a réussi à trouver un extrait de plantes, le *holin*, qui, pris régulièrement, a un effet contraceptif. Il est aussi totalement illégal, mais on peut se le procurer grâce à des cercles féministes qui se sont constitués.

Yalda fait exception, en ceci qu'elle n'a pas de co — la scission n'a pas été achevée, elle est née avec deux fois la masse habituelle d'un jeune, et a conservé un corps plus massif. Sa carrière de scientifique est indissociable de son engagement féministe, et sur le *Peerless*, la culture du *holin* est aussi importante que celle des céréales. Hélas, les champs de *holin* dépérissent avec le temps, et la limitation des ressources impose à l'équipage une stricte stabilité de la population. Le seul moyen pour l'obtenir est pour les Orthogonaliennes de se soumettre à des régimes de famine (je ne peux m'empêcher d'y voir une caricature cocasse de notre propre monde), qui

11. Un corps non-commutatif de dimension 4 sur \mathbb{R} , si vous voulez savoir.

provoquent une scission en deux jeunes seulement. Toute infraction implique l'exécution des jeunes surnuméraires (ce qui nous vaut la scène-choc d'ouverture du deuxième volume). L'invention d'un mode de reproduction qui n'implique pas la mort de la mère sera un des grands progrès accompli par les Orthogonaux sur le *Peerless*. Mais c'est profondément choquant, et il y aura toujours des esprits rétrogrades pour d'abord s'indigner qu'une femme veuille ne pas mourir, puis pour s'inquiéter que le nouveau mode de reproduction rende à terme les hommes inutiles. Egan, on le voit, joue aussi avec des thématiques qu'on associe plus volontiers à Joanna Russ ou Ursula Le Guin. Et c'est peut-être l'aspect le plus réussi du livre.

J'ai peu parlé des personnages mis en scène par Egan. Tout simplement parce qu'ils manquent singulièrement de substance. Certes, une galerie de protagonistes se succèdent au fil des générations qui vivent sur le *Peerless*. Nous allons rencontrer plusieurs jeunes scientifiques géniales qui produisent des avancées conceptuelles, quelques politiciens en général assez méprisables — si Egan accorde beaucoup d'importance à la politique, il semble avoir peu d'indulgence pour le personnel politique, quelques imbéciles rétrogrades, quelques pilotes héroïques. Mais j'ai souvent du mal à les distinguer entre eux ; ils semblent se réduire à des porte-parole des différentes idées que Greg Egan veut exposer.

Comme c'est la règle dans les œuvres d'Egan, ce sont les idées qui passionnent. La construction de son monde est déjà assez étonnante, mais il arrive à en tirer des péripéties imparables. La vie dans l'espace est fragile, et les personnages doivent constamment la défendre, armés de trois bouts de ficelle et de leur ingéniosité.

Certes, l'action est souvent ralentie par de longs exposés scientifiques. Comme dans *Incandescence*, un de ses romans précédents, Greg Egan a conçu un livre

que l'on doit lire avec crayon et papier à la main, pour vérifier les détails des démonstrations. Et comme pour *Incandescence*, vaincu par le manque de temps, ou la paresse de mes habitudes de lecture — je ne recherche pas dans la SF un prolongement de mon travail de mathématicien, pour intéressant qu'il soit — j'ai survolé les passages scientifiques. Je les trouve fascinant, mais je n'ai pas le temps et le courage d'en faire la lecture détaillée qui me permettrait d'en goûter tout le sel.

Egan n'est pas le premier à se lancer dans un projet de cette nature, mais on se dit qu'il a rompu une partie du contrat implicite d'un auteur de fiction avec son lectorat : que le roman sera accessible à un lecteur raisonnablement intelligent, muni de la culture de sa société. Et surtout que sa lecture ne sera pas un travail supplémentaire. On a déjà vu des romans qui regorgeaient de citations en langues étrangères, ou adoptaient un style abstrus, ou changeaient la mise en page du texte, ou introduisaient des illustrations comme un élément essentiel de la narration. Ici, ce sont des exposés de modélisation physique, et des démonstrations mathématiques qui font irruption dans l'univers narratif, un peu comme Jules Verne avait pu le faire dans *De la Terre à la Lune*, mais avec beaucoup plus d'audace, dans la mesure où Egan construit son univers et en dérive rigoureusement les caractéristiques. De ce point de vue, la trilogie « Orthogonal » est plus intéressante, plus surprenante pour le lecteur.

Je ne sais pas quelle peut être la réaction d'un lecteur « lambda », dépourvu de culture scientifique, à la découverte d'une telle œuvre. Peut-il traverser les passages scientifiques d'un œil indifférent, les appréciant au niveau poétique, en extrayant seulement ce qui est utile à la progression de l'intrigue ? Ou est-il totalement irrité par ces pages incompréhensibles ? En fait, je dispose d'un témoignage de quelqu'un qui dit que le livre lui est tombé des mains au 2^e

tome... Et Egan lui-même reconnaît qu'avec sa nouvelle manière, intransigeante, il a perdu quelque chose comme les deux tiers de son lectorat antérieur. Ce qui a des incidences financières directes pour lui, d'autant plus que ces livres représentent un travail personnel considérable en amont de l'écriture elle-même. Bref, je repense au groupe Suicide.

Pourtant Egan ne se complaît pas dans l'hermétisme : de gros efforts sont déployés pour rendre compréhensible la construction mentale qui étaye l'univers du livre, dans ses propres pages et sur le site de l'auteur. Tous les arguments sont détaillés, et souvent ne réclament pas plus de mathématiques que le Théorème de Pythagore, que tout le monde connaît. Ou tout au moins, que tout le monde devrait connaître. Voici sans doute le problème d'Egan : il a une conception assez rigoriste de la pédagogie, et les obligations qu'il considère comme normal de s'imposer ne seront sans doute pas du goût de tous. Il refuse, argue-t-il dans ses interviews, le *hand waving*, il refuse d'esquiver par une pirouette les explications compliquées. De même que les politiciens n'ont aucune excuse pour leur malhonnêteté ou leur autoritarisme, auteur et lecteurs doivent se conformer à une scrupuleuse logique, donner et absorber des arguments complets et rigoureux qui expliquent les merveilles proposées par la fiction.

La science est une morale. Peu importe que nous soyons nombreux à préférer le vice ; les vrais pratiquants trouveront toujours leur épanouissement dans la justice de l'effort intellectuel. Et, de temps en temps, j'éprouve un plaisir incommensurable à suivre cette voie étroite.

—Pascal J. Thomas

Essai

**Karine GOBLED,
Bertrand CAMPEIS**
Le Guide de l'uchronie

ActuSF, « Les 3 Souhais »,
janvier 2015, 348 p., 10 €

Voilà et de quoi pleurnicher et de quoi se réjouir pour l'amateur d'uchronies, monomaniac ou pas. Pleurnicher d'abord, parce qu'il aura l'impression de peu découvrir de nouveau ; au-delà d'une présentation du genre en douze questions qui pourra sembler un digest de celle, en cinquante, publiée en 2009 aux éditions Klincksiek par Eric Henriët (par ailleurs préfacier), l'ouvrage lui paraîtra pour l'essentiel constitué d'une série de brèves fiches standardisées (références, résumé, commentaire et « vous avez aimé » donc lisez...) d'une page ou guère plus, sur différents ouvrages classés par ordre alphabétique de titre et en général bien connus, trois textes anciens, vingt-sept auteurs français de Lambert, Pagel, Mauméjean et Heliot à Duits, Schmitt et Giscard, trente-et-un auteurs anglo-saxons, de Dick à King, ou de Roberts à Silverberg et de Chabon (*Le Club des policiers yiddish*¹²) à Roth – ce qui n'est tout de même pas extraordinairement original, même en ajoutant un « Autres », Negrete. Puis s'apercevoir qu'il ne connaît pas tout, découvrir la référence d'une nouvelle de 1854 qu'il ignorait et dont on lui indique obligeamment où elle niche sur la toile, en l'occurrence chez Gallica, le site de la BNF ; trouver de rares parutions de ces toutes dernières années qui ont pu lui échapper (s'il est moins monomaniac qu'on pourrait le penser), surtout en matière de productions pour la jeunesse, à partir de la page 190. Quitte à maugréer de nouveau parce que *La Véritable Histoire de France* de Bernard Quillet ou

12. Chroniqué dans KWS n° 62-63, juillet 2009 – NdLR.

La République populaire de France de Maurice Goldring sont à peu près autant des essais que le *Napoléon apocryphe* de Louis Geoffroy et bien moins que l'*Uchronie* de Renouvier, même s'ils en empruntent les formes extérieures, et que la rareté réelle des essais proprement uchroniques est aggravée par ce qui pourrait bien être des trous dans la documentation (peut-être aurait-il fallu aller voir du côté non seulement des livres, mais aussi des articles, et de quelques travaux disponibles sur internet). Quitte aussi à maugréer devant la distinction artificielle qui fait de *La Patrouille du temps* un recueil de nouvelles, bien isolé de *Pavane* ou de *Roma aeterna* qui ne sont pourtant pas des livres construits autrement, ou devant le faible nombre de nouvelles isolées signalées, devant l'assez faible nombre de bandes dessinées, comics ou mangas, de films, dessins animés et téléfilms, de jeux, etc. Bref, à râler qu'il reste sur sa faim.

Sauf qu'il aura tout de même fait quelques découvertes. Et que s'y ajoutent quatorze mini-interviews, un jeune historien, Fadi El Hage, Etienne Barillier pour le Steampunk, des scénaristes (Vincent Brugeas, Richard D. Nolane, Jean-Pierre Pécaut, Corbeyran), des écrivains (Christophe Lambert, Héliot et Mauméjean, Robert Charles Wilson, Robert Silverberg, Jo Walton, et puis côté « pour la jeunesse », Jean-Luc Marcastel et Alain Grousset...) et que c'est bien agréable. Sauf surtout que le livre n'est pas fait pour le spécialiste pointilleux, qu'il est une introduction, un guide, et se donne comme tel, que le rapport qualité/poids/prix est attractif, que la couverture l'est aussi (une Mona Lisa à casque à pointe faite de noms d'auteurs)... qu'il ne semble pas y avoir de ces bourdes à l'abri desquels nul n'est jamais sûr d'être, qu'on peut le recommander de confiance, et que si seul le public des monomaniaques était visé, cela obèrerait quelque peu la diffusion. Donc le monomaniaque achètera, au nom de la complétude et ne dira pas trop qu'il a découvert des choses,

le public curieux en aura plus que pour son argent, et tout le monde sera content du moins peut-on l'espérer. Il ne reste donc plus, après les grommellements, qu'à adresser un grand coup de chapeau à l'éditeur. Et aux auteurs, accessoirement !

—Eric Vial

Science Fiction

Fabio GUIGOU
Tempête sur Candela

House Made of Dawn éditions,
« Court Lettrage », novembre
2014, 61 p. (format Pdf), 1,99 €

Planète perdue de la Nébuleuse d'Orion, Candela II n'est pas, et loin de là, le plus hospitalier des mondes, cependant une petite colonie humaine survit plus qu'elle ne vit sur ce rocher glacé. C'est sur cette planète frigorifiée que le capitaine Fiodor décide de prendre sa retraite et c'est là qu'il sauve la jeune Isadora d'une mort certaine.

Ce nouveau « Court lettrage » de House Made of Dawn éditions offre à découvrir l'univers très *space opera*, à la limite de la bande dessinée ou du dessin animé, imaginé par Fabio Guigou. *Tempête sur Candela* se compose de six parties, qui rappellent les feuillets d'antan par leur forme comme par leur titre, et qui permettent d'en apprendre un peu plus sur ce monde froid et inhospitalier, ainsi que sur ses habitants.

Le premier chapitre, intitulé « Comment une inconnue fit une entrée remarquée dans une auberge isolée », est celui de la rencontre entre ces deux personnages pleins de mystères que sont Isadora et Fiodor. Sous forme de flashback, « Comment un grand navire vint s'échouer sur un monde de glace » raconte la colonisation de Candela II. Dans le même esprit, « Comment un jeune enseigne sauva son escadrille d'une traître embuscade » revient sur la jeunesse

guerrière du capitaine Fiodor. « Comment une étudiante fit une découverte, et des conséquences de celle-ci » nous ramène au cœur du sujet en s'intéressant finalement à Isadora et à ses secrets. « Comment l'initiative fut perdue » plonge nos deux héros au cœur du danger. Enfin, « Comment un vieux capitaine reprit du service » vient conclure avec panache cette nouvelle.

Le découpage strict et presque mécanique de ce Court Lettrage permet au jeune auteur de structurer fermement son récit. Il guide ainsi ses lecteurs, à son rythme, dans la découverte d'un univers qu'il semble porter en lui depuis longtemps et qui mériterait très certainement d'autres visites pour l'explorer plus en profondeur.

Côté personnages, il est difficile de ne pas voir dans Fiodor le reflet d'un Captain Harlock ou d'un capitaine Nemo, même si ce parrainage peut paraître un peu trop imposant pour le héros vieillissant qui fait ses premiers pas dans *Tempête sur Candela*.

Le récit de cette aventure spatiale n'est certes pas exempt de défauts de jeunesse, mais il est joliment mené par Fabio Guigou et se révèle éminemment divertissant.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Stephen KING

22/11/63

(11/22/63)

Librairie générale française,
« Le Livre de poche », n° 33535,
octobre 2014, 1044 p., 9,90 €
première édition française :
Albin Michel, 2013

J'exciperais volontiers de la réédition en livre de poche de ce roman pour compléter quelque peu le compte-rendu

récent de Philippe Paygnard (KWS 74) par quelques remarques. Organisées selon un plan en trois parties, parce qu'on ne se refait pas. Et ne portant pas vraiment sur sa chronique, même si la tétracapillotomie est toujours tentante, mais sur d'autres aspects.

D'abord, sur la relative vanité des classifications. Si l'on s'en tient à la définition classique de Todorov, nous sommes en plein fantastique : un élément irrationnel fait irruption dans la réalité quotidienne, mais constitue une parenthèse qui se referme, et laisse le monde inchangé. C'est on ne peut plus le cas ici, mais comme l'élément irrationnel est une sorte de porte temporelle, l'amateur de science-fiction peut affirmer que la thématique l'emporte et procéder à une de ces opérations d'annexion qui, il faut bien le reconnaître, nous sont chères, mais de fait, les estomacs trop délicats pour notre pitance préférée n'y trouveront rien à redire, tant l'impossible non justifié leur est plus acceptable que le conjecturel rationnel ou simplement que les artifices technologiques habillant depuis Wells le voyage temporel. D'un autre côté, l'essentiel (et de très loin) des pages (très nombreuses même si elles sont assez peu denses du point de vue typographique : tous les publics sont ainsi ménagés) relève d'une littérature parfaitement mimétique, avec des éléments sentimentaux que l'on pourra juger un peu mièvres mais que j'ai fort subjectivement trouvé émouvants, en dehors du fait que le personnage principal y est déplacé et nous représente en tant qu'êtres du XXI^e siècle. Ce personnage est le classique explorateur à travers lequel le lecteur découvre un monde étranger, ce qui est assez courant dans une science-fiction en partie héritière du voyage extraordinaire, mais ce monde étranger est l'Amérique autour de 1960 – cela a sans doute la vertu de rendre le récit digeste à nombre de lecteurs. Lesquels découvriront de fait une uchronie, sous-genre commun à la science-fiction et à la littérature « blanche », de Dick à Roth et de Giscard à Bordage, donc lui aussi

acceptable (et je ne m'en plaindrai pas) et par ailleurs certes esquissée au début du livre sous forme d'hypothèse, mais arrivant réellement tout à la fin, quand le poisson est plus que ferré, ou fatigué et distrait, aux pages 974 à 1011.

Ensuite, mais on entre là dans la « *spoilation* » et certains lecteurs peuvent passer au compte-rendu suivant (mais revenez me lire quand vous serez arrivés au bout du pavé, ne serait-ce que vous voir si vous êtes d'accord avec moi ou si j'ai raconté un monceau de bourdes) sur les mécanismes du voyage temporel et de l'uchronie, effectivement, avec un discours moins, lisse, moins facile, qu'on ne l'imagine au départ. Certes le compteur est remis à zéro à chaque arrivée, qui se fait toujours le même jour à la même heure, et de façon comparable mais non symétrique, le retour se fait juste après le départ quelque soit la durée du séjour, toutes choses qui facilitent sans nul doute de façon considérable le fonctionnement de l'histoire ; cependant, il est bien question du paradoxe barjavélien du grand-père, et plus profondément, la remise à zéro est très vite manifestement imparfaite, et les voyages finissent (*spoiler*) pour le moins par avoir quelques effets sur la trame même de la réalité, ce que j'aurais tendance à interpréter comme post-dickien. Le modèle n'est donc pas le jeu électronique réinitialisable dans les limites du vieillissement du joueur. Certes, les règles réelles de fonctionnement n'apparaissent que de façon progressive, partielle et en fait très tardive, et ne sont pas réellement justifiées, mais dans le fond, c'est le cas pour tous les voyages temporels, qui constituent de ce point de vue un cas particulier en science-fiction. S'y ajoutent deux éléments qui ne sont simplificateurs qu'en apparence, une certaine inélasticité de l'Histoire et (*spoiler* de chez *spoiler*) le fait qu'*in fine* la dite Histoire ne sera pas modifiée malgré le presque millier de pages passé à se préparer à le faire. D'une part, l'inélasticité n'est pas l'inéluclabilité, et d'une certaine façon toute l'histoire est

un combat contre elle, c'est donc un efficace ressort dramatique, mais cela ouvre sans doute quelques perspectives métaphysiques, certes implicites ; par ailleurs, il se pourrait (et la tétracapillotomie montre ici tout de même le bout de son mufle) que cela infirme la « morale à tirer de ce livre » selon mon honorable prédécesseur en ces pages, à savoir que « toute action, même si elle peut sembler insignifiante, peut avoir d'incommensurables conséquences, surtout quand on se pique de vouloir jouer avec l'Histoire », car l'action qui pèse plus que toute autre est tout de même celle qui consiste, le 22 novembre 1963, à empêcher l'assassinat du président des Etats-Unis, ce que je n'appellerais pas plus une action « insignifiante » que le personnage joué par Sean Connery n'appelle archéologie les aventures d'Indiana Jones. D'autre part, l'absence de modification *in fine*, c'est-à-dire le dernier coup de gomme qui efface tout, a de façon manifeste une vertu consolatoire en laissant entendre que nous vivons sinon dans le meilleur du moins dans le moins mauvais des mondes possibles, mais d'une façon qui n'est pas exactement ce que l'on pourrait attendre, et qui va contre quelques clichés.

Là, comme indiqué plus haut, on ne se refait pas, et ce n'est plus le mufle de la tétracapillotomie qui pointe, mais celui du prof d'Histoire, encore que l'un ne soit peut-être qu'un cas particulier de l'autre et réciproquement. D'abord, et afin d'ouvrir une énième parenthèse, il faut dire que la reconstitution historique est bougrement intéressante. On voit certes les ficelles et on sent les fiches quand, pour bien faire sentir le bond dans le passé, les prix d'époque sont assésés de façon un peu répétitive (ainsi que les programmes des cinémas). Mais ça a le mérite de rappeler aux réalités. Pour d'autres réalités, Philippe Paygnard a rappelé la misère ouvrière de l'époque, qui relève plutôt d'ailleurs de l'assez fantastique expansion des années 1960, du changement de société, largement fondé

sur l'électroménager ce que le roman ne dit pas vraiment, évidemment plus entamé en 1959 chez King que de notre côté de la Mare aux harengs, mais sur le point d'y survenir alors et d'être la base de la « seconde révolution française¹³ ». Il a rappelé aussi la ségrégation raciale. On peut ajouter l'antisémitisme « ordinaire », beaufesque, la lourdeur des « blagues », qui feraient même passer le politiquement correct pour un moindre mal ou un contrepoison, le sexisme ou le virilisme bovin et non moins ordinaires qui font partie du même paquet-cadeau, et puis cette autre expression du mépris d'autrui, elle aussi signalée dans le roman même si c'est très brièvement, qu'a été pendant très longtemps l'interdiction morale de soulager la douleur des agonisants par des produits au nom peut-on supposer du danger d'accoutumance pour l'au-delà (d'où le caractère tardif des soins palliatifs et une bonne partie des débats sur l'euthanasie), et encore la pudibonderie, la sexophobie ambiante, qui peut être ordinaire avec l'idée que jamais *L'Attrape-cœurs* de Salinger ne rentrera dans une bibliothèque de lycée, ou pathologique avec un personnage dont la sexualité et les convictions en ce domaine rappellent celles, à peu près contemporaines, du général fou de Dr Folamour... L'Amérique passée qui est décrite attire certes le personnage principal, mais ses tares n'en sont pas moins apparentes. Ainsi, King ne joue pas entièrement sur la nostalgie. Et (*spoiler* encore) il se paie le luxe de prendre le lecteur à contrepied.

Ce qui est d'ailleurs nécessaire pour remettre les compteurs à zéro : il faut bien que la survie de J.F. Kennedy aboutisse à une catastrophe. Ou à plusieurs. Peut-être aurait-il été préférable de choisir. Mais il était difficile d'écarter l'idée de trous dans la réalité, même si le fait qu'ils aboutissent de façon très matérielle et peut-être simpliste à des catastrophes telluriques risque d'apparaître comme un

expédient qui n'est acceptable par le lecteur que du fait de sa fatigue ou de son anesthésie aux alentours de la millième page. Et il aurait été curieux de mettre à l'écart l'uchronie politique. Parfaitement logique et parfaitement dérangeante. Kennedy est une icône assassinée. Johnson, un apparatchik parlementaire roué, passablement cynique, et ne relevant pas exactement du jeune premier. D'où peut-être la bonne réputation de l'un, la mauvaise de l'autre. Sans compter que les débuts de la grande protestation estudiantine, américaine puis mondiale, contre la guerre du Viêt-Nam sont inévitablement postérieurs au drame de Dallas. Mais en politique intérieure, Johnson a piloté des progrès considérables, qu'il s'agisse de mesures sociales ou de déségrégation. Et parallèlement, le parti démocrate a hébergé des ténors que nous classerions volontiers à l'extrême-extrême-droite. L'action d'un Kennedy survivant à l'attentat aurait pu être bien moins positive que celle de son vice-président, et sa succession totalement calamiteuse. Sans espoir pour Bill Clinton, entre autres. Au point de faire ensuite apprécier Reagan, moins faucon que ses prédécesseurs. Mais arrivant trop tard pour que l'histoire du monde ne vire pas au grand cirque nucléaire. Pourquoi pas ? D'une certaine façon, on peut effectivement trouver ceci doublement apaisant et facilement consolatoire, parce que d'une part la fin du roman épargne d'imaginer un monde autre que le nôtre et de nous demander, chacun, ce que nous y serions devenus, et que d'autre part elle nous dit que le nôtre, justement, est en fin de compte assez satisfaisant. Et en même temps, de façon parfaitement contradictoire, elle amène à revoir quelques certitudes, ce qui n'est jamais mauvais. Elle rappelle aussi que les années 1960 mythiques ont mis quelque temps à se dégager, qu'elles correspondent sans doute à moins d'une décennie et empiètent sur celle qui a suivi, jusqu'à ce que la crise économique devienne une évidence pour tous, puis perdure, bref

13. Henri Mendras, *La Seconde Révolution française 1965-1984*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1988, rééd. refondue Paris, Gallimard, « Folio essais », 1994.

qu'elles ont très probablement commencé après 1965...

Mais soit dit en passant, au total, le roman nous parle bel et bien de ces années, en se plaçant avant, en montrant en partie ce qui a changé, et en esquissant des espoirs déçus, qui sont ceux du protagoniste et son mentor quand ils rêvent, au début, d'une Amérique qui serait née de la survie de Kennedy... On pourrait penser à Norman Spinrad et à d'autres, à notre ami Roland Wagner en particulier chez nous même s'il a vécu ces années-là par procuration, après coup, bref aux enfants du *flower power* et de la NASA, qui ont rêvé d'un avenir jamais advenu... En creux, le roman pourrait bien parler aussi de ça : d'espoirs brisés. Ce qui n'est pas particulièrement consolatoire, et ne le place pas tout à fait du côté de la littérature alimentaire...

—Eric Vial

Nouvelle graphique

Sylvie LAINÉ
Francis-Olivier
BRUNET
Philippe AUREILLE
L'Animal

Organic Editions, « Petite Bulle d'Univers », n° 9, décembre 2014, non paginé, 15 €

Cet ouvrage ne relève pas des genres de prédilection de *KWS*, et cette notule n'a pas d'autre prétention que de signaler son existence aux *aficionados* de l'auteur. Complétisme et copinage sont, vous me l'accorderez, des raisons impérieuses.

« Nouvelle graphique », qu'est-ce que ça veut dire ? C'est pas un genre, ça, ou ça se donne une genre ? Dans l'affaire, Lainé a écrit le texte (pas de SF dedans, dois-je aussi notifier), Brunet a peint, et Aureille assuré la conception graphique de l'ouvrage, joli petit livre auquel une

rigoureuse estimation pifométrique attribue un format 15x25. Il y a des rabats de couverture, de la découpe, une trentaine de peintures exécutées avec des techniques variées mais privilégiant les variations de gris rehaussées d'éclats de couleur, et neuf pages de texte qui représentent environ 25 000 signes. Evidemment, j'ai dit ça, j'ai rien dit.

Plus important : les images sont venues avant le texte, et que, vous l'aurez deviné, elles tournent autour du thème de l'animal, avec grosso modo des évocations d'animaux humanisées par des éléments comme le regard. Le texte, lui, est un monologue qui s'aventure dans diverses associations d'idées, tour à tour gastronomiques, artistiques, violentes, affectives, qui en retour animalisent l'humain. Pourquoi ? C'est une nouvelle, je n'en déflorerai pas la chute, mais il est clair dès l'abord que nous sommes en présence d'un homme qui parle à sa conjointe. Après, à vous de découvrir.

—Pascal J. Thomas

• Organic Éditions, 54 chemin des Vieilles Bruyères, 38490 CHIMILIN
www.organic-editions.com

Science Fiction

Vandana SINGH
The Woman Who Thought She Was a Planet and Other Stories

Zubaan, « Classics », 2013, 206 p.

Première édition : Zubaan & Penguin Books India, 2008.

Quand on lit le titre du premier recueil de Vandana Singh, reprenant sous la bannière d'une maison d'édition féministe indienne des nouvelles publiées dans nombre d'anthologies parues chez de

petits éditeurs, on ne peut s'empêcher de penser au célèbre texte de James Tiptree, Jr., « The Women Men Don't See ». Quand on découvre la nouvelle « Three Tales from Sky River », qui consiste en trois mythes de création provenant de trois planètes étrangères, on ne peut s'empêcher de penser à Ursula Le Guin. La postface de l'auteur revendique cette dernière comme influence assumée, et le féminisme court comme un fil rouge dans tout le recueil.

Vivant aux Etats-Unis, Singh n'oublie jamais la culture indienne, sa couleur, ses différences régionales, sa cuisine, et les particularités — souvent, les inconvénients — du mariage à l'indienne sont un sujet récurrent d'un texte à l'autre du volume : mariage arrangé, tranquille exploitation de l'épouse par l'époux, ou simplement fatigue d'un ménage qui a duré trop longtemps, prennent le devant de la scène dans « Tetrahedron », « Hunger », « Thirst », et bien sûr « The Wife » et le texte qui donne son titre au recueil. On notera que quand quelque chose va mal, c'est toujours de la faute de l'épouse, qui est cause du scandale et du déshonneur du mari et de sa famille. C'est tout ce à quoi semble penser le mari, quand son épouse âgée et replète lui déclare qu'elle est une planète, puis se débarrasse de ses saris avant de se couvrir de minuscules habitants... Rien d'aussi spectaculaire n'arrive aux épouses protagonistes de « Hunger » et « The Wife » ; les textes où elles apparaissent ne relèvent ni de la SF ni du fantastique, même si on sent à leur lecture la patte d'une écrivaine qui aime et pratique ces genres.

« Thirst » et « The Room on the Roof » usent des ressorts d'un fantastique plus classique, à base de transformations (éventuellement suggérées) et de fusion avec la nature — animale dans le premier cas, minérale dans le second. Comme dans la majorité des nouvelles du recueil, on y côtoie un univers caché auquel le protagoniste arrive, difficilement,

mystérieusement, par coup de chance, à avoir accès.

On pourrait subodorer que cet univers second dans lequel on se laisse noyer avec délice figure l'abandon dans les bras de la mort. Mais les personnages de Singh sont trop des combattants pour que l'hypothèse résiste à l'examen. Dans « Delhi », Aseem est réduit par son obsession à l'état d'habitant des rues : il a constamment des visions d'autres époques de l'histoire de la ville, et aussi de son futur. L'univers second est là en filigrane, mais Aseem s'est donné pour mission explicite d'empêcher les désespérés de mettre fin à leurs jours. La combinaison de suspense dans un temps paradoxal et d'évocation des pages de l'histoire de la cité font de cette nouvelle une des plus prenantes du livre.

Trois textes au moins reflètent la profession de Singh, qui enseigne la physique dans une université du Massachusetts. « Conservation Laws » se déroule au moment de l'exploration de Mars, avec la découverte, puis la perte, d'incroyables machineries extraterrestres ouvrant sur un autre univers — ne les aurait-on pas rêvées ? « The Tetrahedron » décrit l'arrivée d'un gigantesque objet, étranger et inexplicable, au cœur de Delhi. L'héroïne du récit est déchirée entre sa fascination pour la topologie exotique de l'objet et les soucis que lui donne son fiancé, un jeune homme dont elle n'est guère amoureuse.

Finalement, « Infinities » a pour surprenant protagoniste un professeur de mathématiques retraité qui a manqué de peu une carrière de chercheur, et découvre la porte vers un univers second d'illumination mathématique, où la solution des grands problèmes ouverts du moment lui apparaît avec une lumineuse clarté. Hélas, dans l'univers matériel, il est veuf, et sa ville est ravagée par les violences entre les communautés hindoue et musulmane. Une nouvelle fois, la beauté et la transcendance viennent de la science ou d'un univers surnaturel, et

surtout pas de la religion des hommes, qui n'a su que semer la haine et la mort.

Vandana Singh, déjà traduite trois fois en français, est un auteur à découvrir sans tarder : vie intense des personnages, culture scientifique de l'auteur, position décalée par rapport à la SF occidentale, tout cela dote ses textes d'un inimitable attrait.

—Pascal J. Thomas

Essai

Anthony VALLAT
***Utopie et raison dans
 le cycle de Fondation
 d'Isaac Asimov***

ActuSF, mars 2014, livre
 électronique : 60 p. en pdf

Quand on pense à Isaac Asimov, on pense au romancier, on pense peut-être au vulgarisateur, à l'infatigable polygraphe, et à l'homme dont le nom est devenu une marque synonyme de science-fiction (dans le titre de la revue qui porte toujours son patronyme). On ne le voit guère comme un utopiste, et Anthony Vallat a entrepris de relire dans cette optique tout le cycle de *Fondation* — y compris les romans tardifs, y compris les romans du cycle des Robots qui servent de prélude à « Fondation ». On notera avec intérêt que l'idée de cette étude est née lors des Journées Sciences et Fictions de Peyresq en 2010 (organisées par Ugo Bellagamba, Eric Picholle et Daniel Tron¹⁴), et que c'est la croissance du texte qui l'a obligé à devenir ouvrage indépendant. Il reste de cette genèse une préface chaleureuse d'Ugo Bellagamba.

La majeure partie du texte consiste en un résumé-analyse du corpus sélectionné : par ordre de composition, les récits des années 1940 qui composent le cycle initial de « Fondation » (présenté sous forme de trilogie à partir de sa première édition en

volumes), puis de 1982 à 1992 *Fondation foudroyée*, *Les Robots de l'Aube*, *Les Robots et l'Empire*, *Terre et Fondation*, *Prélude à Fondation* et *L'Aube de Fondation*. L'idée directrice est que les révélations successives sur le rôle caché de différents protagonistes (humains et robots) pour orienter l'évolution de la société humaine vers l'optimum correspondent à des ajustements successifs pour arriver à une utopie réalisable — ajustements qui portent sur ce qu'il est raisonnable d'attendre de la meilleure société possible, mais aussi ajustements de la race humaine elle-même, qui doit acquérir des pouvoirs mentaux supplémentaires et bénéficier de l'aide des robots — ou être soumise à leur férule clandestine, comme on voudra.

Comme le souligne la préface d'Ugo Bellagamba, Vallat a infusé son essai d'une bonne dose de passion, d'affectivité pour Asimov et pour l'idée d'Utopie. La psychohistoire de Hari Seldon, notion essentielle au début de cycle de *Fondation*, est expliquée comme une version « sciences dures », mathématisée, de la sociologie — il est vrai que la psychohistoire a peu à voir avec l'histoire, et, dira-t-on, Vallat a une formation de sociologue. Ce serait confondre cause et effet : dans les Remerciements en fin d'ouvrage, il explique qu'il a entrepris des études en sociologie à cause de l'impression qu'avait produite sur lui la lecture de « Fondation ». Et c'est toujours avec passion qu'il dévide le fil des réflexions asimoviennes sur les moyens d'établir une société optimale (et la nature de ladite société), réflexions (ou dilemmes) présentées comme des dialogues entre personnages. J'avoue que j'avais décroché d'Asimov dans les années 1980, découragé par les interminables discours tenus par les personnages. Anthony Vallat met le projecteur sur la motivation d'un tel procédé, rehausse le sens de l'œuvre, et me donne envie d'y goûter : c'est une des fonctions essentielles du discours critique.

—Pascal J. Thomas

14. Avec l'assistance indispensable d'Anouk Arnal.

Science Fiction

Vincent VILLEMINOT
Réseau(x)

Nathan, « Thriller »

T. 1 : sept. 2013, 446 p., 16,90 €

T. 2 : août 2014, 364 p., 16,90 €

Je commencerai par souligner — ce qu'on ne devrait pas avoir à faire — qu'il s'agit d'une production française pour ados d'une qualité exceptionnelle pour ce qui est de l'écriture. Après toutes les traductions de l'anglo-saxon qui envahissent et envahiront le marché, souvent rédigées dans un français de traduction automatique, c'est réjouissant et fort agréable à lire.

Pour ne pas perdre le contact avec son jeune lecteur, l'auteur a choisi de mêler à sa langue les expressions qui traduisent l'univers des réseaux. Le dosage est subtil et même si vous ne participez pas au mouvement vous comprendrez aisément de quoi il retourne.

J'ai vainement cherché une date précise, un quantième d'année pour savoir quand se déroulait l'action. On trouve seulement des indications d'heures, de jours, de mois on peut en déduire que l'auteur suggère que ces actions sont proches dans le temps. En fait nous sommes dans une extrapolation des réseaux actuels un peu plus poussée... Mais je ne connais pas tout sur ce sujet.

Dans le premier volume, les rêves d'une jeune fille de quinze ans, Sixie, sont transposés dans une réalité violente. Et autour de ce qu'elle représente s'engagent deux guerres : l'une déferle sur les réseaux et l'autre empiète sur la réalité. Affrontements virtuels et physiques vont tuer. On est dans un jeu de rôle grandeur nature in *Real Life*... Des étudiants affrontent les flics de la société qui ne les aime toujours pas... Nada 1 est un chef de « groupe »/gang anarchiste épris de liberté et de vérité qui cherche à

comprendre. Dans le tome 2, Nada 1 se rend à la police pendant que son frère Nada 2 poursuit sa dénonciation du vrai et retrouve celle qu'il aime, Sixie. Sauf erreur de ma part, en plus du *spin off* annoncé en fin du tome 2 (*Black Urubu*, même éditeur), on devrait avoir un troisième tome.

On peut trouver trois raisons au moins à la lecture des deux tomes. La première serait une simple curiosité à l'égard de ce que lisent les ados. Pourquoi pas ? Cela peut aider à les comprendre. La deuxième aurait pour origine le plaisir simple de la lecture de livres bien écrits et réussis. La troisième et pour moi la plus intéressante, repose sur le fait que l'auteur est manifestement quelqu'un de cultivé qui sait glisser sa culture de manière subtile dans le récit. J'avoue qu'une petite phrase comme celle-ci : « Le visage aurait pu être celui d'une morte, une Dormeuse du Val adolescente... » a « tout le charme du presbytère » et que cette référence à Edgar Allan Poe via G. Doré, E. Manet et S. Mallarmé : « Il adorait tous ces écrivains dix neuvième siècle qui remettaient de l'ordre dans la folie du monde en refusant les explications rationnelles » en rehausse l'éclat. N'attendez pas la suite. Et si vous n'êtes pas encore convaincu allez voir en fin du tome 2 le contenu de la *Play List*...

—Noé Gaillard

Essai

***Écrire l'histoire avec
des « si »***

recueil d'articles dirigé par
Florian Besson et Jan Synowiecki

Rue d'Ulm, « Actes de la
recherche à l'Ens » n° 11,
janvier 2015, 138 p., 10 €

L'uchronie ou/et l'histoire contre-factuelle semblent intéresser les universitaires depuis quelques années : séminaire à l'EHESS en 2010, article des

organisateur de celui-ci dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*¹⁵ et numéro de la revue *Labyrinthes* en 2012¹⁶, dossier réparti sur deux livraisons successives, n° 11 et 12, de sa consœur *Ecrire l'Histoire* en 2013, journée d'études à l'université de Cergy-Pontoise co-organisée par l'auteur de ces lignes la même année avec bientôt actes à la clé, séminaire à Normale Sup en 2013-2014. S'il reste à voir si ce ne sera pas un feu de paille, et quelle est la part inavouée du soudain succès du genre en bande dessinée dans cet intérêt, on aurait tort de faire la fine bouche. Et de ne pas signaler, aux presses de l'École (dite) Normale (et prétendue) Supérieure¹⁷, la publication découlant du dernier séminaire cité ; si on aura sans nul doute quelque mal à le trouver en librairie, c'est qu'il relève de l'impression à la demande et du livre électronique, et n'est guère difficile à trouver sur le site de l'éditeur¹⁸.

Cette publication rappelle et l'ancienneté et la vogue du genre, sa diversité, et son utilité, définie par les préfaciers, Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou, comme lié à un caractère subversif du point de vue épistémologique. On trouvera relativement peu de références à des livres de science-fiction *stricto sensu*, encore que la contribution de Pierre Lavielle, « Le tropisme de Christophe Colomb », mobilise Orson Scott Card, Kim Stanley Robinson et Robert Silverberg, ce qui n'est pas si mal. La SF est plutôt représentée par le feuilleton télévisé, avec « Doctor Who » étudié par Jean-Dominique Delle Luche, par le manga avec « Zipang » présenté par

Tristan Martine, par la bande dessinée franco-belge à travers une interview de Jean-Pierre Pécau, un des scénaristes de la série « Jour J ». L'ancêtre éponyme est par ailleurs salué avec l'article sur Renouvier dû à Jan Synowiecki. Mais c'est peut-être ce qui semblerait le plus loin de ce qui nous concerne ici qui sera le plus intéressant, tant l'uchronie est hybride et protéiforme et tant elle parvient à toucher à la fois la littérature « de genre », celle « légitime » et l'essai historique sous toutes ses formes. D'où la possibilité de la débusquer dans des lieux originaux, les romans historiques de Michel Zévaco, où l'histoire est astucieusement bousculée et qu'analyse Luce Roudier, le film *La Vie est belle* de Frank Capra, uchronie tout à la fois individuelle et collective travaillée par de nouveau Jan Synowiecki, regrets de Madame de Staël quant à la carrière de son père, Necker, mis au jour par Laura Broccardo, travaux historiques de Robert Fogel et Kenneth Pomeranz, présentés respectivement par François-René Burnod et Florian Besson. Le panorama est hétéroclite parce qu'il reflète la réalité en fournissant exemples et pistes.

Bien entendu on peut tétracapillotomer (ou tétrapillectomer si l'on préfère). Regretter que Gérard Klein se retrouve prénommé Bernard, et l'historien Antoine Prost, Alain (même si ce dernier était surnommé « le professeur »). S'étonner de l'affirmation selon laquelle les romans uchroniques, fort minces jusque voici peu, ont récemment grossi – avec pour exemple *Roma eterna* qui n'est pas tout à fait un roman. Tousoter devant l'optimisme quant aux chiffres de vente des romans, même si le pessimisme quant à celui des travaux historiques est, hélas, bien fondé. S'interroger sur l'uchronie comme lieu de repli d'une histoire

15. Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou, « Explorer le champ des possibles. Approches contrefactuelles et futurs non advenus en histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juillet-septembre 2012, p. 70-95.

16. <http://www.cairn.info/revue-labyrinthe-2012-2.htm>

17. Dont sont par ailleurs échappés l'auteur de ces lignes et le (vénéré) rédacteur en chef de KWS. Il est déconseillé de répercuter devant eux les persiflages qui peuvent leur échapper par inadvertance.

18. http://www.pressens.fr/produit.php?ref=978-2-7288-2605-6&id_rubrique=24

étroitement nationale, ce qui parfois exact du point de vue des auteurs, et parfois parfaitement erroné si l'on pense à Silverberg ou au Kim Stanley Robinson des *Chroniques des années noires*, et encore plus faux du point de vue du lecteur français lisant *Le Maître du Haut Château*, *Pavane* ou *Autant en emporte le temps*. Il y aurait aussi lieu de ressusciter le vieux débat sur uchronie et marxisme, que l'on pouvait croire enterré¹⁹, mais à fronts renversés.

Naguère on expliquait que la première était incompatible avec le second [le genre serait « aux antipodes de la conception marxiste de l'histoire qui considère le développement des forces productives comme la base du devenir historique » (Denis Guiot, « uchronie » in Id. et alii (éd.), *La Science-Fiction*, Boulogne Billancourt, MA, 1987, ad loc.) « car l'individu y prend plus d'ampleur que les facteurs économiques » (Jacques Van Herp, *Panorama de la science-fiction, les thèmes, les genres, les écoles, les problèmes*, Verviers, Marabout, 1975, p. 293), d'autres ont avancé le caractère intolérable du hasard pour un totalitarisme (Jean-Luc Gautero, « Le hasard dans la science-fiction », *Cahiers de Narratologie*, 2010-18, <http://narratologie.revues.org/6037>) ou le fait que « l'idéologie officielle fournit déjà un exemple trop réel de jeu avec le temps et l'histoire, en remodelant sans cesse le passé proche pour le rendre conforme aux nécessités de la propagande » (Alexis Lecaye, *Les Pirates du paradis*, essai sur la science-fiction, Paris, Denoël-Gonthier, 1981, p. 149).] On nous expliquait que d'ailleurs le jeu avec le temps et l'histoire était fort peu représenté dans les pays dominés par les héritiers autoproclamés et monopolistiques de celui-ci, même si l'on trouvera chez Marx lui-même de quoi

19. On trouvera quelques remarques, ce qui ne rajeunira personne, dans Eric Vial et Stéphanie Nicot, « Les Seigneurs de l'Histoire », p. 227-239, *Univers 1988*, Paris, J'ai lu, 1988, version modifiée <http://www.noosphere.com/icarus/articles/article.asp?numarticle=24>

théoriser l'uchronie²⁰. [Les régimes, défunts ou pas, se réclamant de Marx, ont banni l'uchronie et se méfient des voyages dans le temps, avec semble-t-il un seul exemple dans la feue URSS, situé avec prudence sur une autre planète (Cyrille Boulytchev, *Mission sur la planète morte*, Paris, La Farandole, 1979, cité par ex. par Christian Grenier, *La Science fiction, lectures d'avenir*, Nancy, PUN, 1994, p. 81) ; une histoire du genre datant de la non moins feue RDA traite le thème de très haut et très approximativement (Dieter Wuckel, *Science-fiction, une histoire illustrée*, Leipzig, Leipzig, 1988, p. 244 sqq.) Les exclusives assez récentes lancées par le parti communiste chinois contre des feuilletons télévisés à base de voyage dans le passé qui « promeuvent le féodalisme, la superstition, le fatalisme et la réincarnation »²¹ vont dans le même sens, encore qu'on puisse surtout y voir luttes de pouvoir et vendettas de clans.]

Or ici, on apprend que la pratique de l'uchronie standard découlerait d'une « conception de l'histoire propre à notre temps, dans laquelle on reconnaît très nettement la lecture marxiste qui fait de la violence l'accoucheuse de l'histoire », formulation effectivement marxienne ou sans doute plutôt engelsienne²², mais assez peu compatible avec l'image de l'économisme forcené. L'histoire-bataille avait plutôt la réputation d'être conservatrice et il est un peu étrange de la

20. Par ex. une lettre du 17 avril 1871 où il écrit que les « hasards fortuits rentrent naturellement dans la marche générale de l'évolution et se trouvent compensés par d'autres hasards. Mais l'accélération ou le ralentissement du mouvement dépendent beaucoup de semblables "hasards" parmi lesquels figurent aussi le "hasard" du caractère des chefs appelés les premiers à conduire le mouvement » (*Correspondance de Marx et Engels*, Moscou, éd. du Progrès, 1971, cité entre autres par Edward H. Carr, *Qu'est-ce que l'Histoire*, Paris, La Découverte, 1988, p. 161).

21. <http://www.lesinrocks.com/2011/04/13/cinema/la-chine-censure-les-voyages-dans-le-temps-a-la-tele-et-au-cinema-1116738/> ; http://www.lepoint.fr/science/l-impossible-voyage-dans-le-temps-27-07-2011-1356701_25.php

22. Friedrich Engels, *Le Rôle de la violence dans l'histoire*, Paris, Editions sociales, 1962.

voir opposer aux néo-conservateurs, explicitement Fukuyama ou Mme Thatcher. Encore que l'on puisse conclure que l'expression de la liberté humaine face aux déterminismes, comme l'entendait Renouvier, si elle n'est pas incompatible avec l'idée selon laquelle les hommes font l'Histoire mais ne savent pas l'Histoire qu'ils font, est en revanche propre à donner de l'eczéma aux adorateurs du fait accompli, à ceux pour qui tout changement, et de façon générale tout ce qui n'est pas eux, est obscène et impie. Ils sont malheureusement nombreux sous toutes les bannières et aux postes de commande.

Foin de tétracapillotomie (ou tétrapillectomie). Il y a sans doute quelques points à rectifier ou à développer, mais cela n'a pas grande importance face à l'émergence de recherches variées sur cette interface concernant aussi la science fiction qu'est l'uchronie. Et cela en aura encore moins si ces travaux universitaires récents – peut-être appuyés en catimini sur les albums de bande dessinée de la série « jour J » – ne sont ni feu de paille, ni demi-vol d'hirondelle impropre à faire le printemps. Ce que l'on peut tout de même espérer.

—Eric Vial

Science Fiction

Les finalistes du Prix Rosny aîné 2015

Quarante-Deuxième Convention Nationale de Science-Fiction, Les Valayans 20-23 août 2015, 312 p. Hors commerce.

Comme il y a deux ans, j'utilise ce livre qui n'en est pas un – plutôt une aide et une incitation pour le vote au deuxième tour du Prix Rosny aîné, catégorie nouvelles – pour faire un point très partiel sur la production francophone millésimée 2014 de textes courts en SF et domaines connexes. Vue sa faible diffu-

sion, l'objet lui-même est un *collector's item* instantané²³, avec sa magnifique couverture de Caza (dont le dessin reproduit l'affiche de la convention). Mais ce qui compte pour nous, c'est le sommaire, qui vous permettra le cas échéant de traquer les textes dont il est ici question :

Lionel Davoust : « La route de la conquête », in *La Route de la conquête*, recueil, éditions Critic

Sylvie Denis : « Le court roman de la Momie », Dominique Douay : « Pas de deux sur la Planète des ombres », tous deux dans l'anthologie *Utopiales 2014*, ActuSF. Cf. <http://www.editions-actusf.fr/>

Sylvie Lainé : « L'Opéra de Shaya », in *L'Opéra de Shaya*, recueil aux éditions ActuSF, URL ci-dessus.

Martin Lessard : « Vingt fois sur l'émotion remettez votre ouvrage », dans le numéro 27 de la revue *Galaxies*. Cf. <http://www.galaxies-sf.com/>

Arnauld Pontier : « L'Homme de sable », in *Le Réchauffement climatique et après...*, anthologie, éditions Arkuiris.

Vous saurez sans doute déjà que le lauréat a été le texte de Sylvie Lainé, qui a raflé tous les prix dans sa catégorie cette année. Une périlleuse exploration ethnologique et amoureuse, il ne laisse personne indifférent, et nous avons déjà dit tout le bien que nous en pensions dans notre chronique du recueil éponyme (KWS n° 74, septembre 2014).

Qu'en est-il de la concurrence ? On remarquera tout d'abord que la petite édition est sans cesse plus active dans le domaine qui nous plaît, ce qui rend les choses difficiles à suivre, mais est signe de santé. Et que la moisson est abondante cette année, surtout en raison de la présence des textes de Davoust, qui a les dimensions d'un roman (130 p.), et de Lainé, un long récit (plus de 60 pages).

²³. Collectionneurs fous, évitez le *hara kiri* précipité : j'ai trouvé le volume correspondant pour 2014 dans les bacs d'occase de la convention 2015, à un prix ma foi encore raisonnable.

Les nouvelles vraiment courtes sont celles de Lessard et Pontier. Le premier nous met dans la tête d'un robot meurtrier, ce qui n'est guère original, et homosexuel, ce qui l'est un peu plus, mais reste mince. Le deuxième raconte une histoire aux prémisses tellement invraisemblable (sur la transformation du sable en végétaux et retour) que j'ai eu du mal à la lire attentivement. L'absence du moindre personnage n'aide pas.

Après ce que je considère comme deux échecs, passons à deux déceptions relatives. Dominique Douay, qui a effectué un remarquable *come back* dans la catégorie romans²⁴, semble ici se cantonner à une SF beaucoup plus classique — deux astronautes arrivés sur une planète obscure (à tous les sens du terme) se retrouvent pris par les hallucinations qu'entraîne leur isolement. Je n'ai pas vu où le texte voulait en venir.

Lionel Davoust est beaucoup plus clair dans ses intentions. Stannir Korvosa est une généralissime d'un Empire conquérant, hégémonique même, sur une planète étrangère. Elle doit soumettre les Umsaïs, habitants d'une immense prairie, qui refusent autant la guerre que l'idée de soumission. Plus le texte avance, plus la généralissime a des doutes, plus elle découvre la structure anarchique originale de la société Umsaï. Mais elle doit compter avec son numéro deux, très va-t-en-guerre. Cela se lit bien, mais c'est beaucoup trop long pour son argument, d'autant plus qu'une intrigue secondaire portant sur des recherches minières et de possibles pouvoirs paranormaux des nomades Umsaïs est, semble-t-il, abandonnée au moment de conclure. Surtout, autant la civilisation Umsaï (très inspirée de celle des Indiens des Plaines) que les dilemmes qui se posent au généralissime manquent cruellement d'originalité. Impression mitigée, donc.

Le texte de Sylvie Denis évoque effectivement un roman condensé par la

quantité de rebondissements et de développements potentiels qu'il implique. C'est du recueil le texte qui surprend le plus, et donne le plus à penser (voire à polémiquer ; des amis dont je respecte beaucoup les opinions l'ont fort peu prisé). Dans une époque très proche de la nôtre, une momie d'Asie Centrale vieille de quatre mille ans se trouve ramenée à la vie par on ne sait quelle anomalie des systèmes de nano-machines permettant en temps normal une simple conservation de telles reliques. Et elle se révèle dotée de pouvoirs étonnants d'apprentissage et de conviction sociale. L'homme qui l'a illégalement ressuscitée et gardée chez lui ne sait plus trop quoi faire de cette encombrante compagne... On croit s'engager dans un remake de *Pygmalion*, voire de *Des Fleurs pour Algernon*, et c'est tout autre chose au bout du compte, le texte ne cesse de surprendre le lecteur sans — avantage d'un roman condensé — lui laisser le temps de réfléchir. Sur la longueur d'un roman, il y aurait sans doute un travail considérable de pseudo-explication à fournir pour convaincre le lecteur de suspendre son incrédulité sur la durée, et le potentiel d'attaquer de nouvelles questions (comment en détail se développe l'influence irrésistible sur la mode ? Peut-on en savoir plus sur ses origines ?). Ce serait intéressant, et plus SF, ce serait aussi une autre œuvre, pas forcément meilleure, que Denis donnera peut-être, ou peut-être pas. En attendant, la nouvelle est à lire.

N'ayant pas goûté au cru 2014, je me bornerai à comparer celui-ci avec 2013, à l'avantage, dirais-je, de 2015. Certes, tous les textes ne sont pas bons, mais les pires sont nettement plus lisibles que les pires de 2013 ; et les deux meilleurs (Denis et Lainé) sont remarquables, et largement supérieurs aux meilleurs du cru 2013. De quoi donner envie de continuer à lire recueils et anthologies.

—Pascal J. Thomas

24. *Car les temps changent*, aux Moutons Electriques, est finaliste du Rosny aîné cette année ; cf. chronique dans KWS n° 75, mai 2015.